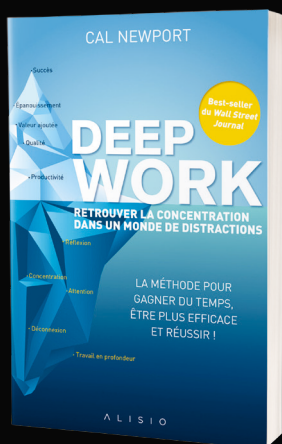


CAL NEWPORT

ILS NE POURRONT PLUS SE PASSER DE TOI



APRÈS LE BEST-SELLER

DEEP WORK

Les 4 lois explosives
pour réussir sa carrière

ALISIO

« DEVENEZ INCONTOURNABLE OU VOUS RESTEREZ AU BORD DU CHEMIN. »

Quel est le secret d'une grande carrière ? Pourquoi certaines personnes finissent par s'épanouir au travail quand tant d'autres n'y parviennent jamais ?

Si vous voulez être heureux dans votre job, ne cherchez plus obsessionnellement à découvrir votre vocation : attachez-vous plutôt à exceller dans un domaine. Pour y parvenir, Cal Newport, l'expert mondial en productivité, expose 4 lois qui déboulonnent les idées reçues sur la réussite et montrent que le savoir-faire et le talent l'emportent sur la passion.

Grâce aux nombreux exemples et conseils de ce livre, vous apprendrez à développer des compétences rares et précieuses ; à les investir avec sagesse pour devenir durablement le meilleur dans ce que vous faites. C'est la clé du succès et la promesse d'une satisfaction à long terme.

**« Un livre important pour quiconque veut
se construire une carrière remarquable. »**

REID HOFFMAN,
cofondateur de LinkedIn

**« Créez quelque chose de significatif et offrez-le
au monde. Le livre de Cal Newport vous y aidera. »**

SETH GODIN

Cal Newport est professeur au département d'informatique de l'université de Georgetown. Il écrit pour le *New York Times* et anime le célèbre blog *Study Hacks* (suivi par plus de 2 millions d'internautes). Il est l'auteur de sept ouvrages, dont le best-seller international *Deep Work* (éd. Alisio), le livre de référence en efficacité professionnelle, déjà traduit dans plus de 30 langues.

22,50 euros

Prix TTC France

ISBN : 978-2-37935-312-3



9 782379 353123

A L I S I O



Rayon : Vie professionnelle

Du même auteur, aux éditions Alisio :

Deep work, 2017

*Réussir (sa vie) grâce au minimalisme digital :
Moins de technologie, plus de concentration*, 2020

Le Deep Work Planner, 2021

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr** et
sur les réseaux sociaux LinkedIn, Instagram,
Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.
Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde
qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de
l'écoresponsabilité. Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Titre original : *So Good They Can't Ignore You*

Copyright © 2012 by Calvin C. Newport

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout
ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Traduit de l'anglais par Sylvie Deraime et Valentine Palfrey

Suivi éditorial : Céline Haimé

Relecture-correction : Chantal Nicolas

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Jennifer Simboiselle

© 2023 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-312-3

CAL NEWPORT

**ILS NE
POURRONT PLUS
SE PASSER
DE TOI**

ALISIO

SOMMAIRE

Introduction. La passion du moine.....	7
Règle n° 1 : Ne cédez pas à l'appel de la passion	19
Chapitre 1. La « passion » selon Steve Jobs.....	21
Chapitre 2. La passion est rare.....	29
Chapitre 3. La passion est dangereuse.....	39
Règle n° 2 : Excellez pour devenir incontournable	47
Chapitre 4. La lucidité de l'artisan.....	49
Chapitre 5. Le pouvoir du capital professionnel.....	63
Chapitre 6. Les capitalistes professionnels.....	79
Chapitre 7. Devenir un artisan.....	95
Règle n° 3 : Refusez une promotion	121
Chapitre 8. L'élixir du job de rêve.....	123
Chapitre 9. Le premier piège du contrôle.....	133
Chapitre 10. Le second piège du contrôle.....	139

Chapitre 11. Ne cherchez pas le contrôle à tout prix.....	153
Règle n° 4 : Pensez modestement, agissez en grand	163
Chapitre 12. La vie riche de sens de Pardis Sabeti.....	165
Chapitre 13. Pas de mission sans capital	175
Chapitre 14. Une mission ne va pas sans petits paris.....	189
Chapitre 15. Il faut savoir vendre sa mission	205
Conclusion.....	221
Glossaire	255
Résumés des parcours professionnels	263
Remerciements.....	281
Notes.....	283

À Julie

INTRODUCTION

LA PASSION DU MOINE

*« Céder à l'appel de sa passion
est dangereux. »*

Thomas a eu cette épiphanie là où l'on s'y attendrait le moins : dans la forêt de chênes qui borde le versant méridional de Tremper Mountain, sur l'un des innombrables sentiers sillonnant les quelque 100 hectares de terrain du monastère de Zen Mountain établi dans cette région des Catskills depuis le début des années 1980. Thomas était alors à mi-parcours d'un séjour de deux ans dans ce monastère, en tant que moine laïc. Son arrivée, l'année précédente, concrétisait ce « job de rêve » auquel il aspirait depuis des années. Sa passion pour le zen l'avait conduit dans cette retraite paisible des Catskills, pensant qu'il y serait heureux.

Pourtant, cet après-midi-là, en pleine forêt, il a éclaté en sanglots. Son rêve se brisait.

« Je me suis toujours demandé “Quel est le sens de la vie ?” » me confia Thomas quand je le rencontrai pour la première fois dans un café de Cambridge (Massachusetts, États-Unis), des années après sa prise de conscience des Catskills. Il avait analysé son parcours avec lucidité et était impatient d’en parler, comme si cela pouvait l’aider à exorciser les démons de son passé compliqué.

Après avoir décroché deux licences (philosophie et théologie), puis un master en religion comparée, Thomas avait décidé que la pratique du bouddhisme zen était la garantie d’une vie qui ferait sens. « Il y avait tant de points communs entre la philosophie et le bouddhisme que je me suis dit : “Je vais tout simplement pratiquer le bouddhisme pour répondre aux grandes questions” », me confia-t-il.

Toutefois, après ses études, Thomas a eu besoin de gagner sa vie. Il a donc occupé divers emplois. Par exemple, pendant un an, il a enseigné l’anglais à Gumi, une cité industrielle de Corée du Sud. Vivre en Asie peut sembler romantique à certains, mais pour Thomas, l’exaltation de l’exotisme n’a pas duré. « Tous les vendredis soir, après le travail, les hommes se rassemblaient sous les tentes des étals de rue, me raconta-t-il. Ils buvaient du soju [une liqueur de riz distillée] jusque tard dans la nuit. En hiver, de la vapeur s’échappait des tentes à cause de tous ces types qui buvaient. Ce dont je me souviens surtout, c’est que le lendemain, les rues étaient couvertes de vomi séché. »

Thomas a poursuivi sa quête en Chine, au Tibet et en Afrique du Sud avant de se retrouver à Londres pour un job plutôt ennuyeux de saisie de données. Durant toute cette période, il s'est convaincu que le bouddhisme était la clé de son bonheur. Petit à petit s'est forgée l'idée de devenir moine. « J'avais ce fantasme incroyable : pratiquer le zen et vivre dans un monastère. Il fallait que ce rêve devienne réalité. » Comparés à ce fantasme, tous les autres boulots faisaient pâle figure. Thomas était déterminé à écouter sa passion.

C'est à Londres que Thomas a entendu parler du monastère de Zen Mountain pour la première fois. Son sérieux l'a immédiatement séduit. « On y pratiquait un zen vraiment intense et sincère », se souvient-il. Il était convaincu que sa place était là-bas.

Le processus d'inscription dura neuf mois. Quand Thomas débarqua enfin à Kennedy Airport après avoir été accepté pour pratiquer et vivre au monastère, il est monté dans le bus, direction les Catskills, un trajet de trois heures. Après avoir quitté l'effervescence citadine, le bus a traversé des bourgades au charme suranné, avec à chaque kilomètre un paysage « de plus en plus beau ». Il s'est arrêté au pied de Tremper Mountain pour laisser Thomas à un carrefour (un vrai cliché !). Ce dernier s'est engagé sur la route menant à l'entrée du monastère, gardée par un portail de fer forgé ouvert pour accueillir les nouveaux arrivants.

Une fois sur le domaine, Thomas s'est approché du bâtiment principal, une église convertie sur quatre niveaux, en pierre bleue et chêne locaux. La littérature officielle décrit

le lieu en ces mots : « C'est comme si la montagne s'offrait en un lieu d'habitation pour la pratique spirituelle. » Après avoir franchi la double porte de chêne, Thomas fut accueilli par le moine chargé de recevoir les nouveaux arrivants. Peinant à trouver les mots, Thomas finit par me dire : « Vous êtes affamé et vous savez que vous allez faire un repas fantastique – voilà ce que ce moment représentait pour moi. »

La nouvelle vie de moine de Thomas a assez bien commencé. Il logeait dans une petite cabane, dans la forêt, à l'écart du bâtiment principal. Peu de temps après son arrivée, il a demandé à un moine qui vivait dans une cabane similaire depuis plus de quinze ans s'il n'était pas fatigué de faire le trajet entre son logement et le bâtiment. « Je commence tout juste à l'apprendre », avait répondu le moine, concentré.

Au monastère de Zen Mountain, les journées commençaient dès 4 h 30, selon la période de l'année. En silence, les moines saluaient le matin avec 40 à 80 minutes de méditation, assis sur des tapis disposés avec une « précision géométrique » dans le hall principal. La vue dispensée par les baies gothiques à l'extrémité de la salle était spectaculaire, mais les moines, par terre, n'en profitaient pas. À l'autre bout étaient assis deux surveillants, qui de temps en temps faisaient les cent pas entre les tapis. « Si vous craigniez de vous endormir, vous pouviez demander à ce qu'ils vous frappent avec un bâton prévu à cet effet. »

Après le petit déjeuner, servi dans ce même hall, chacun se voyait attribuer une tâche. Entre autres tâches ménagères, Thomas nettoyait les toilettes, mais il était également chargé,

de façon un peu anachronique, de mettre en page le journal du monastère. La journée se poursuivait généralement avec d'autres séances de méditation, des entretiens avec des moines seniors et, souvent, de longues et insondables conférences sur le Dharma. Les moines avaient droit à une pause chaque soir avant le dîner. Thomas en profitait alors pour allumer le poêle à bois dans sa cabane, pour affronter les froides nuits des Catskills.

Les problèmes de Thomas ont commencé avec les koans. Dans la tradition zen, le koan est une sorte d'énigme se présentant sous forme d'anecdote ou de question. Il est destiné à mettre au défi le sens de la logique et oblige à une compréhension plus intuitive de la réalité. Pour m'expliquer le concept, Thomas me donna cet exemple :

« Montre-moi un arbre inébranlable par grand vent.

– Je ne vois même pas ce que je peux répondre à ça, dis je.

– Lors d'un entretien, m'expliqua Thomas, il faut répondre du tac au tac, sans réfléchir. Si vous prenez le temps de penser, c'est terminé pour vous.

– OK, alors ce serait terminé pour moi.

– Voici ce que j'ai fait pour réussir le koan, me dit Thomas. Je me suis mis debout, comme un arbre, et j'ai bougé les mains doucement, comme s'il y avait du vent. OK ? L'idée, c'est qu'il s'agit d'un concept qu'on ne peut pas vraiment traduire par des mots. »

Pour un jeune pratiquant, le koan Mu, la première des « huit portes » du bouddhisme zen, est le premier gros obstacle à franchir. Tant que cette étape n'est pas atteinte, vous n'êtes pas considéré comme un étudiant sérieux. Thomas a semblé réticent à m'expliquer ce koan : ces énigmes défiant la rationalité, toute tentative de les décrire à un non-pratiquant les dévalorise. Je n'ai donc pas insisté, mais j'ai googlé ce koan, et en voici une traduction :

*Un pèlerin du chemin demanda au Grand Maître
Zhaozhou : « Un chien a-t-il ou non la nature
de Bouddha ? » Zhaozhou répondit : « Mu. »*

En chinois, *mu* se traduit peu ou prou par « non ». Selon les différentes interprétations que j'ai trouvées, Zhaozhou ne répond pas à la question du pèlerin, mais la renvoie à ce dernier. Thomas a eu du mal à réussir ce koan. Il s'est concentré dessus pendant des mois. « J'ai travaillé et travaillé sur ce koan. Je me couchais avec lui, je l'ai laissé envahir tout mon corps. »

Et puis il a compris.

« Un jour, je marchais dans la forêt. Un moment passa. Je regardais ces feuilles et "je" avait disparu. Nous vivons tous ce genre d'expériences, sans y attacher d'importance. Mais quand cela m'est arrivé, j'y étais préparé et j'ai eu un déclic. J'ai compris que c'était tout le koan. » Thomas avait eu un aperçu de l'unité de la nature qui constitue le cœur de la compréhension bouddhiste du monde. Cette unité apportait la réponse au koan. Enthousiasmé, lors de l'entretien

suivant avec un moine senior, Thomas fit un geste – « un geste simple, quelque chose que vous feriez dans la vie de tous les jours » – qui montrait clairement qu’il avait une compréhension intuitive de la réponse au koan. Il avait franchi la première porte. Il était désormais un étudiant sérieux.

C’est peu après avoir réussi le koan Mu, en se promenant dans cette même forêt où il avait compris l’énigme, que Thomas eut son épiphanie à propos de la passion. Fort de cette intuition qui lui avait permis de saisir le koan, les conférences absconses et quasi quotidiennes des moines commencèrent à faire sens. « En marchant, j’ai réalisé que ces conférences parlaient toutes de la même chose que le koan Mu. » En d’autres termes : *voilà. Voilà ce qu’offrait la vie en tant que moine zen* – des réflexions de plus en plus complexes sur cette seule intuition fondamentale.

Il avait atteint le zénith de sa passion – il pouvait désormais se considérer comme un pratiquant zen – *et pourtant*, il ne ressentait ni la paix ni le bonheur qui avaient peuplé ses rêves.

« En réalité, rien n’avait changé. J’étais exactement le même, avec les mêmes problèmes et les mêmes angoisses. J’ai compris cela un dimanche en fin de journée. Et je me suis mis à pleurer. »

La passion l’avait conduit jusqu’au monastère de Zen Mountain. Thomas croyait, comme beaucoup, que la clé du bonheur consistait à trouver sa vocation et à lui courir après avec tout le courage possible. Cette conviction était

effroyablement naïve : réaliser son rêve n'a *pas* rendu sa vie merveilleuse d'un coup de baguette magique.

Comme Thomas l'a découvert, le chemin vers le bonheur – tout du moins le bonheur professionnel – est plus compliqué que de répondre à cette question tout à fait classique : « *Que dois-je faire de ma vie ?* »

Que la quête commence

À l'été 2010, j'étais obsédé par la réponse à cette question toute simple : *pourquoi certains finissent par aimer ce qu'ils font quand tant d'autres n'y parviennent jamais ?* Cette obsession m'a conduit à rencontrer des gens comme Thomas, et leurs parcours m'ont convaincu de ce que je soupçonnais déjà : dans le cadre professionnel, céder à l'appel de sa passion n'est pas un conseil particulièrement utile.

Pour moi, tout a commencé comme ça : cet été-là, j'étais associé postdoctoral au MIT* (j'y avais obtenu mon doctorat en sciences informatiques l'année précédente), en passe de devenir professeur ce qui, dans une institution comme le MIT, est considéré comme la seule voie respectable. Un poste de professeur, si tout se passe bien, est un emploi à vie. En d'autres termes, je préparais ce qui pourrait être ma première et ma dernière recherche d'emploi. S'il y avait un moment pour réfléchir à ce qui génère une passion pour son travail, c'était bien celui-là.

* Institut de technologie du Massachusetts (NdT).

Pourtant, au cours de cette période, la possibilité de ne pas être professeur s'est faite de plus en plus insistante. Peu après avoir rencontré Thomas, j'échangeai avec mon conseiller à propos de ma recherche de poste. « Quelle est la pire fac dans laquelle vous êtes prêt à aller ? » fut sa première question. Le marché du travail universitaire a toujours été brutal, mais en 2010, avec une économie encore en récession, il était particulièrement ardu.

Pour compliquer les choses, à cette époque, ma spécialité de recherche n'était pas très populaire. Les deux derniers étudiants diplômés de mon groupe avaient fini par trouver un poste en Asie, et les deux derniers postdocs à avoir fréquenté le groupe étaient partis respectivement à Lugano (Suisse) et Winnipeg (Canada). « Je dois avouer que je trouve tout ce processus difficile, stressant et déprimant », m'avait confié un de ces anciens étudiants. Ma femme et moi désirant rester aux États-Unis et de préférence sur la côte Est, cela réduisait considérablement nos options. Ne pas décrocher de poste était une réalité envisageable, m'obligeant à repartir de zéro pour savoir ce que je voulais faire de ma vie.

C'est dans ce contexte que j'ai lancé ce que j'ai fini par appeler « ma quête ». Ma question était simple : *comment les gens finissent-ils par aimer ce qu'ils font ?* Et j'avais besoin d'une réponse.

Ce livre documente ce que j'ai découvert au cours de mes recherches.

Voici ce qui vous attend dans les pages suivantes :

Comme je l'ai dit, je ne suis pas allé très loin dans ma quête avant de réaliser, comme Thomas, que le fameux conseil – écouter sa passion – est sérieusement préjudiciable. Parce qu'il semble ignorer que la plupart des individus finissent par avoir des carrières gratifiantes, et parce qu'il peut pousser certains à changer de job de façon chronique, suscitant chez eux une angoisse permanente quand, comme Thomas, la réalité n'est pas à la hauteur du rêve.

En partant de ce principe, je commence par la règle n° 1 où je déboulonne la suprématie du *postulat de la passion*. Mais je ne m'arrête pas là. Au-delà de ce qui ne fonctionne pas, je me devais de répondre aussi à cette question : **si « céder à l'appel de sa passion » est un mauvais conseil, que faire à la place ?** Mes recherches, détaillées dans les règles n° 2 à 4, m'ont conduit dans des lieux inattendus. Afin de mieux comprendre l'importance de l'autonomie, par exemple, j'ai passé une journée dans la ferme bio d'un jeune diplômé de l'Ivy League*. Pour mieux nuancer ma conception de la compétence, j'ai fréquenté des musiciens professionnels – les représentants d'une culture de l'artisanat qui se meurt et qui, à mon avis, ont beaucoup à dire sur notre rapport au travail. J'ai également effectué une plongée dans le monde des investisseurs en capital-risque, des scénaristes, des stars de la programmation informatique et, bien sûr, des professeurs de renom, pour ne citer que quelques exemples. Tout ceci afin de déterminer ce qui est important et ce qui ne l'est pas dans l'élaboration

* L'Ivy League regroupe huit universités, parmi les plus prestigieuses des États-Unis (NdT).

d'une carrière enthousiasmante. J'ai été surpris de constater combien le tableau se faisait plus clair une fois dissipé le brouillard généré par cette injonction quasi obsessionnelle « d'écouter sa passion ».

Les récits présentés dans ce livre déroulent un fil rouge, celui de *l'importance de la compétence*. Les critères qui définissent un « job de rêve » sont rares et précieux : si vous voulez les acquérir, alors il faut pouvoir offrir en retour quelque chose de rare et précieux. En d'autres termes : il faut exceller dans un domaine avant d'espérer le boulot idéal.

Bien sûr, un fabuleux savoir-faire ne garantit pas le bonheur – les exemples de bourreaux de travail respectés mais malheureux sont pléthores. Par conséquent, mon fil rouge va au-delà de la simple acquisition de compétences nécessaires : il porte sur l'art subtil d'utiliser le *capital professionnel* ainsi constitué pour acquérir ce qui définit une carrière épanouissante.

Cet argument va à l'encontre des idées reçues, car il relègue la passion au second plan, épiphénomène d'une vie professionnelle bien vécue. N'embrassez pas votre passion ; laissez-la plutôt *vous* accompagner dans votre quête afin de devenir – pour citer Steve Martin – « tellement bon qu'on ne pourra pas vous ignorer ».

Ce concept sera perçu par beaucoup comme un revirement, mais comme tout changement radical, il faut lui ménager une entrée fracassante. C'est pourquoi j'ai rédigé ce livre dans le style d'un manifeste. Je l'ai divisé en quatre « règles » aux titres provocateurs. J'ai tenté d'être bref

et percutant, car je veux proposer une nouvelle façon de considérer le monde sans étayer mes idées d'exemples et de débats superflus. *Oui*, ce livre offre des conseils, mais ni « programme en 10 étapes », ni tests d'autoévaluation. Le sujet est trop sensible pour être traité de façon aussi convenue.

Après avoir lu cet ouvrage, vous saurez comment se termine ma propre histoire et aurez découvert les moyens spécifiques que j'utilise pour mettre en œuvre ces idées dans ma vie professionnelle. Nous retrouverons aussi Thomas qui, après sa prise de conscience démoralisante, a renoué avec ses premiers principes, ne s'est plus focalisé sur la recherche du *bon travail* mais sur le fait de travailler correctement pour finalement ressentir, pour la première fois de sa vie, de l'amour pour ce qu'il fait. C'est ce bonheur que vous devriez, vous aussi, exiger.

J'espère que mes suggestions vous libéreront des affirmations simplistes telles que « ne renoncez pas à votre passion » et « faites ce que vous aimez » – le genre de formules qui contribuent à semer la confusion dans le parcours de tant d'individus aujourd'hui – pour au contraire vous ouvrir une voie réaliste vers une vie professionnelle intéressante et qui fait sens.

RÈGLE N°1

**NE CÉDEZ
PAS À L'APPEL
DE LA PASSION**

CHAPITRE 1

LA « PASSION » SELON STEVE JOBS

*Où je remets en question le bien-fondé
du postulat de la passion en vertu duquel
la clé du bonheur professionnel serait
une adéquation entre travail et passion
préexistante.*

Le postulat de la passion

En juin 2005, Steve Jobs monta sur l'estrade installée dans le stade de l'université de Stanford pour prononcer le discours de remise des diplômes de la nouvelle promotion. Vêtu d'un jean et de sandales sous sa robe de cérémonie, ils'adressa brièvement à une foule de 23 000 personnes, en racontant des anecdotes personnelles*. À un tiers de son allocution, il donna le conseil suivant :

* <https://o.nouvelobs.com/high-tech/20111006.OBS1854/video-steve-jobs-le-discours-culte-de-stanford.html#modal-msg> (NdT).

« Vous devez trouver ce que vous aimez...
La seule solution pour faire du bon boulot, c'est
d'aimer ce que vous faites. Si vous n'avez pas encore
trouvé, persévérez, ne vous arrêtez pas. »

Il reçut une *standing ovation*.

Si son discours distillait plusieurs leçons de vie, il insistait particulièrement sur la nécessité de faire ce que l'on aime. D'ailleurs, dans le communiqué diffusé à l'occasion, le service de presse de Stanford soulignait que Jobs avait « exhorté les diplômés à poursuivre leurs rêves ».

Peu après, une vidéo non officielle de l'événement postée sur YouTube fit le *buzz*, avec plus de 3,5 millions de vues. Quand Stanford diffusa la vidéo officielle, elle recueillit 3 millions de vues supplémentaires. Les commentaires s'attardaient beaucoup sur l'importance d'aimer son job :

« La leçon la plus précieuse est de trouver son but, d'écouter sa passion... La vie est trop courte pour faire ce que l'on pense devoir faire. »

« Allez où vos passions vous portent – la vie est faite pour vivre. »

« La passion est le moteur de la vie. »

« C'est la passion pour votre travail qui compte. »

« "Ne vous arrêtez pas." Amen. »

De fait, parmi les millions de gens qui ont entendu ce discours, beaucoup étaient ravis de voir Steve Jobs – gourou

de la pensée iconoclaste – apposer son sceau sur un conseil immensément populaire, que j’ai nommé le « postulat de la passion ».

Le postulat de la passion

La clé du bonheur professionnel consiste d’abord à déterminer ce qui vous passionne, puis à trouver un emploi en adéquation avec cette passion.

Ce postulat est l’un des thèmes les plus convenus de la société américaine moderne. Ceux qui ont la chance de pouvoir choisir ce qu’ils veulent faire de leur vie ont été bombardés de ce message dès leur plus jeune âge. On nous intime d’aduler ceux qui ont le courage de poursuivre leur passion et de mépriser les conformistes qui préfèrent opter pour une voie plus sûre.

Si vous doutez de l’omniprésence de cette injonction, entrez dans une librairie et regardez l’étagère consacrée aux conseils d’orientation professionnelle. Outre les manuels techniques sur la rédaction de CV et le protocole des entretiens d’embauche, tous les autres ouvrages promeuvent le postulat de la passion : *Une carrière pour qui vous êtes et ce que vous aimez ; Découvrez votre voie grâce à votre profil de comportement...* nombreux sont ceux qui promettent que quelques tests de personnalité suffiront à trouver l’emploi rêvé. Ces derniers temps, une nouvelle souche plus agressive du postulat de la passion s’est répandue qui affirme que les jobs traditionnels, sortes de « prisons de l’*open space* »,

sont toxiques par nature et qu'il faut se mettre à son compte. D'où le succès de *Escape from Cubicle Nation* de Pamela Slim qui, selon une critique, vous apprend « toutes les astuces pour trouver ce qui vous fait ronronner ».

Ce genre de livres, à l'image des milliers de blogueurs, conseillers professionnels et autres gourous auto-proclamés qui orbitent autour du thème du bonheur au travail, rabâchent tous la même chose : *pour être heureux, écoutez votre passion*. Comme me l'a confié un éminent conseiller en orientation professionnelle, le « faites ce que vous aimez, et l'argent suivra » est devenu *de facto* la devise de son business.

Problème : si l'on regarde au-delà des formules *feel good* pour s'intéresser de plus près à la façon dont les passionnés comme Steve Jobs ont réellement débuté leur carrière, ou si l'on interroge des scientifiques sur ce qui augure réellement du bonheur au travail, la question se fait plus complexe. Vous commencez alors à trouver des fils de nuances ; tirez, et vous allez défaire la certitude étriquée du postulat de la passion pour finalement parvenir à cette conclusion embarrassante : « écouter sa passion » est sans doute un très mauvais conseil.

C'est à peu près quand j'ai quitté l'université que j'ai commencé à tirer sur ces fils, ce qui m'a conduit à rejeter totalement le postulat de la passion et à débiter ma quête pour découvrir ce qui compte réellement pour avoir un travail que l'on aime. La règle n°1 est consacrée à mon argumentation contre la passion – fondement de tout ce qui suivra. Pour cela, le meilleur point de départ est sans doute

là où nous avons commencé, avec la véritable histoire de Steve Jobs et de la création d'Apple.

Faites ce que Steve Jobs a fait, pas ce qu'il a dit

Si vous aviez rencontré Steve Jobs dans les années qui ont précédé la création d'Apple, vous ne l'auriez pas considéré comme un passionné de la « tech ». Jobs a fréquenté Reed College, prestigieuse enclave d'arts libéraux située dans l'Oregon, où il fit pousser ses cheveux et prit l'habitude de marcher pieds nus. À l'inverse des autres visionnaires technologiques de son époque, il n'était pas particulièrement intéressé par le business ou l'électronique. Il préféra étudier l'histoire de l'Occident et la danse, et s'initier au mysticisme oriental.

Jobs abandonne l'université après sa première année, mais reste sur le campus. Il dort par terre et va chercher des repas gratuits au temple Hare Krishna local. Son anti-conformisme lui gagne une certaine popularité – on le considère alors comme un « freak ». Comme le note Jeffrey S. Young dans sa biographie exhaustive, *Steve Jobs: The Journey Is the Reward*^{*}, Jobs finit par se lasser d'être sans le sou et, au début des années 1970, rentre en Californie, retourne vivre chez ses parents et prend un emploi de nuit chez Atari (l'entreprise avait attiré son attention avec une publicité dans le *San Jose Mercury News* proclamant « Amusez-vous et gagnez de l'argent »). Jobs partage alors son temps entre Atari et la All-One Farm, une ferme

* Éditeur : Scott Foresman, novembre 1987.

communautaire située au nord de San Francisco. Puis il quitte son poste chez Atari pendant plusieurs mois pour effectuer un voyage spirituel en Inde. À son retour, il commence à se former au centre zen de Los Altos.

En 1974, Alex Kamradt, ingénieur et entrepreneur, fonde une société d'ordinateurs en temps partagé appelée Call-in Computer. Il demande à Steve Wozniak de concevoir un terminal qu'il pourrait vendre à ses clients afin d'accéder à l'ordinateur central. À l'inverse de Jobs, Wozniak est un véritable génie de l'électronique, obsédé par la technologie, qu'il a étudiée à l'université. En revanche, il n'a pas le sens des affaires. Il laisse donc son ami Steve Jobs s'occuper de la mise en œuvre pratique. Tout va pour le mieux jusqu'en 1975, lorsque Jobs part passer l'automne à la ferme... en oubliant de prévenir Kamradt de son départ. À son retour, il a été remplacé.

Ce n'est pas là le comportement d'un passionné de technologie et d'entrepreneuriat... et pourtant Apple sera fondé moins d'un an plus tard. Ce qui signifie que durant les mois qui ont précédé la création de son entreprise visionnaire, Steve Jobs était plutôt à la recherche d'un éveil spirituel, bossant dans l'électronique uniquement quand il avait besoin d'argent.

C'est dans cet état d'esprit qu'un peu plus tard cette année-là, Jobs remarque que les « fondus » de tech du coin s'emballent pour l'arrivée sur le marché d'ordinateurs en kit à assembler chez soi. (Il n'était pas le seul à avoir compris le potentiel : quand un jeune et ambitieux étudiant de Harvard vit le premier ordinateur en kit sur la couverture